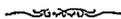


DE LA FLORE PHARAONIQUE

PAR M. SCHWEINFURTH



Les recherches ayant pour but la connaissance des végétaux dont se composait dans les siècles passés la flore d'un pays, peuvent être d'un intérêt très varié pour l'histoire de notre globe.

En constatant, par exemple, pour une certaine époque la présence, dans tel ou tel pays, d'un arbre qui a disparu depuis, nous pouvons, par ce seul fait, être quelquefois à même de juger des changements qu'a subis le climat de ce pays, provenant soit de l'intervention de l'homme soit des lois de la nature.

De même pour un pays l'étude des plantes qui y étaient autrefois cultivées ou de celles qui y étaient importées par le commerce, nous donnent souvent des indices précieux sur l'histoire et la classification des peuples au point de vue de l'anthropologie.

Les plantes cultivées à une époque déterminée nous indiquent les provenances d'un peuple qui, dans ses migrations, conservant les produits de la terre auxquels

il était habitué, produits souvent empruntés à la flore sauvage de son pays d'origine, les a transplantés et acclimatés dans sa nouvelle patrie.

Les espèces qui suivent à l'état plus au moins spontané les pérégrinations de l'homme sont les plus nombreuses.

C'est ainsi que les mauvaises herbes des champs sont mêlées avec la plante cultivée importée de la patrie primitive. Les rizières de l'Égypte et de la Lombardie, parmi tant d'autres exemples, en sont une preuve éclatante.

A côté de l'homme se range l'animal domestique qui concourt aux déplacements de la végétation. Les animaux sauvages et libres obéissent aux lois de la physique du globe. C'est ainsi que les oiseaux de passage facilitent les migrations des plantes spontanées. Mais les effets des animaux domestiques sont subordonnés à la volonté de l'homme. C'est de cette manière que les cochons de la Russie méridionale ont introduit en Hongrie les fruits épineux du *Xanthium spinosum* s'attachant à leurs poils; que les ânes d'Espagne ont fait naître dans les pampas de La Plata les artichauts qui y prédominent aujourd'hui parmi les plantes sauvages, et c'est ainsi que les chevaux des cosaques, pendant la campagne de 1813, ont transplanté les *Corispermum* des steppes sur les bords du Rhin.

De plus les nombreux produits du règne végétal qui servent à embellir la vie de l'homme et auxquels il a recours dans des pays lointains, ne nous laissent-ils pas entrevoir les rapports que le commerce établissait entre les différents peuples et par suite des mœurs et

des habitudes communes? Le pavot trouvé à l'état spontané dans le Brandebourg a été regardé comme une relique des cultures des anciens habitants du pays, appartenant à la famille des Slaves qui, par leurs rapports plus directs avec l'Orient, s'étaient habitués à ce produit avant que les Allemands en eussent eu connaissance.

Mais, outre l'utilité économique des plantes dans l'existence de l'homme, elles ont aussi pour lui une valeur purement idéale et abstraite, et c'est ainsi que leur connaissance chez les anciens peuples nous révèle une partie de leurs idées.

La prédilection de la littérature indienne pour les fleurs, dont les noms sont si mélodieux dans cette langue, est proverbiale.

En Perse, les rossignols conversaient avec les roses. Les fleurs ont leur langage. La poésie aime à emprunter ses métaphores au règne végétal. Les fleurs et les fruits, s'imposant de plus à l'homme comme un don de la puissance invisible qui fait naître et croître, ont de tout temps servi de lien entre lui et les dieux. L'homme s'est habitué à les prendre comme la manifestation la plus évidente des profondeurs de leur sagesse. La symbolique des fleurs a donc un intérêt tout spécial pour l'histoire du développement de l'esprit humain. Mais, pour pouvoir bien apprécier la portée des idées qui, dans l'esprit d'une génération passée, se rattachaient à une plante, il s'agit de la reconnaître parmi celles que nous avons sous les yeux.

Malheureusement, les moyens dont dispose la science pour prouver l'identité des plantes de nos jours avec

celles qui jouaient un rôle dans l'existence des peuples anciens, sont très limités par la rareté de leurs restes et par l'insuffisance des données littéraires.

Tandis que des milliers de noms que la littérature grecque et romaine nous ont conservés de l'histoire naturelle de l'antiquité ne nous sont intelligibles que grâce à une tradition presque ininterrompue de ces langues anciennes, ici, en Égypte, nous avons la chance toute particulière de puiser directement dans sa flore qui date des temps les plus reculés de son histoire. Cela nous permet de rétablir une partie de l'ancien état de la nature. Cette branche de la science égyptologique étant encore peu développée, laisse néanmoins espérer dans l'avenir une riche moisson. Quelques mots dérivés par hasard ont donné la clé de l'ancienne langue. Ne pourrait-on pas reconstruire d'une façon pareille l'ancienne flore d'après les données botaniques qui nous sont révélées par les fouilles et par les inscriptions ?

Les sources où il faudra puiser ne sont pas inconnues. Ce sont d'abord les écrivains grecs et romains qui nous ont transmis de nombreuses indications sur les plantes de l'ancienne Égypte. Les annotations d'Hérodote sont souvent très claires, et celles où il parle comme témoin oculaire ne laissent aucun doute, tandis que Pline, qui nous a énuméré environ cent espèces de plantes de l'ancienne Égypte, laisse pour la clarté beaucoup à désirer. C'était un savant de cabinet et ses compilations gigantesques, puisées dans plus de trois mille ouvrages de l'antiquité, manquent de l'esprit observateur du naturaliste des champs. Théophraste, dans son histoire naturelle des plantes, traite

d'un grand nombre de produits de l'Égypte. En outre, Diodore de Sicile, Claude Ptolémée et Strabon sont parmi les géographes, ceux qui en contiennent le plus.

Les textes hiéroglyphiques nous offrent de longues listes de noms des plantes et des animaux, ainsi que des produits chimiques répandus dans le commerce et composant les médicaments ou les drogues servant à l'industrie.

Les inscriptions figurées qui recouvrent les murs des anciens temples et des tombeaux et qui nous représentent un grand nombre de plantes, sont plus claires pour nous que les textes d'un Pline ou d'un Théophraste.

Sous une forme plus ou moins défigurée, il est vrai, mais souvent aussi très caractéristique et excluant tout malentendu, elles nous donnent un témoignage de ce qui existait. Sous le rapport des restes de végétaux que l'ancienne Égypte nous a conservés dans les tombeaux, aucun pays n'offre de pareils avantages pour l'étude des plantes qui existaient déjà des milliers d'années avant nous. Grâce à l'amour que les anciens habitants de ce pays éprouvaient pour les fleurs en général, et à l'importance qu'ils mettaient à leur symbolique pleine de poésie, nous sommes à même de toucher aujourd'hui de nos mains les spécimens qui ont été cueillis à une date qui se perd, paraît-il, dans la nuit des temps. Les restes de provenance végétale de l'antiquité égyptienne qui nous ont été transmis grâce à la régularité et à la sécheresse du climat et surtout grâce à la manière dont les anciens nous les ont conservés, sont de nature différente.

Les produits nombreux de leur art et de leur indus-

trie qui sont arrivés jusqu'à nous : les sculptures et les travaux de bois variés, les tissus, les objets tressés et la vannerie, les couleurs elles mêmes nous font entrevoir les espèces du règne végétal dont on les avait tirés.

Les briques crues, employées si généralement à la construction des édifices de toute époque, contiennent des débris de plantes et des graines parfaitement conservées.

En analysant une de ces briques provenant de la pyramide construite de ce matériel qui se trouve près de la grande pyramide de Dachour, et laquelle est rapportée par les égyptologues à une des plus anciennes époques, j'ai trouvé une petite gousse parfaitement conservée et contenant les graines mûres et bien développées. Elle provenait d'une mauvaise herbe des champs d'Égypte dont les caractères organographiques coïncidaient, non seulement avec l'espèce la plus commune de nos jours, mais aussi avec la variété la plus répandue parmi les nombreuses formes de cette espèce dans les champs actuels : le *Medicago hispida* Gaertn. var. *denticulata* W.

Parmi les offrandes et les repas funèbres que les anciens ont renfermés avec les cercueils dans les tombeaux, se trouvent un grand nombre des fruits et d'autres produits des plantes servant aux mets et aux médicaments.

Mais les reliques les plus précieuses au botaniste sont les feuilles et les fleurs elles mêmes dont les anciens ont orné leurs morts. Ce sont les restes de cette dernière catégorie qui font l'objet de la communication que j'ai l'honneur de vous faire et dont les spécimens les plus

beaux, les plus complets et les plus variés en espèces trouvées jusqu'à présent, sont exposés devant vos yeux.

Les plantes de l'ancienne Égypte ont déjà été l'objet des études des naturalistes ; plusieurs ont tenté de réunir et de critiquer les données dispersées dans la littérature ancienne, d'autres les ont étudiées dans les collections égyptiennes des musées de l'Europe. Ceux de Londres, Paris, Berlin, Florence, Leyde, Vienne et Turin en contiennent un assez grand nombre.

Ch. Pickering, dans son grand ouvrage : *The races of man (United States exploring expedition during the years 1839-42, under the command of A. Walker)* a, en 1848, pour la première fois, essayé de ranger les plantes connues des anciens Égyptiens, d'après l'ordre historique sous sept périodes.

Le professeur F. Unger, il y a vingt ans, dans de nombreuses communications faites à l'Académie Impériale de Vienne, a tenté, avec une grande habileté, l'explication botanique des inscriptions figurées des temples et des tombeaux.

Enfin, des botanistes de première force, tels que Kunth, Alexandre Braun et Ascherson ont étudié les anciennes collections botaniques conservées dans plusieurs musées de l'Europe.

L'attention de tous s'est portée de préférence sur la question du changement des espèces, l'Égypte offrant l'unique occasion connue pour la résoudre. Tous sont arrivés à un résultat négatif. Moi même, ayant sous les yeux des exemplaires plus nombreux qu'aucun d'eux, grâce à la magnifique trouvaille de l'été dernier, je ne

puis avoir d'autre opinion que la leur. Les anciennes plantes dont nous sommes à même d'examiner les détails morphologiques, ne diffèrent guère des espèces connues. Aucune ne laisse le moindre doute sur sa détermination.

Plusieurs des espèces, il est vrai, qui ont été trouvées dans les tombeaux, comme le *mimusops* d'Abyssinie, le bluets (*Centaurea depressa*), le *delphinium* de l'Orient, ne font plus partie de la flore actuelle de l'Égypte, mais nous ne savons pas si ces espèces se trouvaient ici à l'état spontané ou cultivées dans les jardins. Le dernier fait est le plus vraisemblable.

La disparition de la flore sauvage, pour l'intervalle de temps dont il s'agit, n'a pu être constatée avec sûreté que pour le *papyrus* qui s'est retiré dans l'Afrique centrale et jusqu'au haut Nil, où il se trouve au delà du dixième degré de latitude Nord.

De ce fait isolé on ne peut conclure à un changement du climat et les recherches que j'ai faites pendant de nombreuses excursions à travers les déserts de l'Égypte, durant ces huit dernières années, ne m'ont fourni aucune preuve à l'appui de cette théorie.

Unger ne connaissait que dix-sept espèces de plantes de l'ancienne Égypte, prouvées par des échantillons ou débris des trouvailles des tombeaux. Néanmoins, il en cite cinquante-cinq comme démontrées d'une façon sûre par les indications contenues dans la littérature et sur les monuments.

M. Bonastre (journ. de pharm. N° 30) avait évalué d'après les monuments, le nombre des espèces à quatre-vingts. Mais les conclusions tirées de ces images qui

ont leur propre style, sont généralement plus ou moins illusoires. Il faut une profonde connaissance du style égyptien, de la symbolique figurée et des plantes du pays pour être à même de bien interpréter la signification de ces images. De plus, c'est une tâche qui doit être supportée autant par le savoir que par la critique. Il s'y agit parfois de reconnaître, parfois de deviner. La détermination d'une plante comme espèce est souvent déjà difficile quand on a sous les yeux une gravure de nos jours, elle l'est bien plus lorsqu'il s'agit de dessins aussi grossiers que ceux de la sculpture.

La dernière trouvaille de Deir-el-Bahari a, pour la botanique, une importance extraordinaire, par le grand nombre d'espèces contenues dans les guirlandes qui servent d'ornement aux morts illustres et dans les offrandes.

Il y en a plusieurs qui n'étaient pas encore connues comme appartenant à l'ancienne Égypte. J'ai commencé l'étude des restes de ces fleurs et de ces feuilles d'une valeur inappréciable pour la science, qui sont cueillies sur la poitrine des plus illustres rois d'Égypte.

Une partie du résultat de mes recherches est mise ici devant vos yeux.

Un homme qui inaugure une ère nouvelle pour les recherches égyptologiques, M. Maspero, m'a chargé de ranger, de classer et de déterminer ces reliques pour ce grand grenier de la science qu'on appelle le Musée de Boulaq. C'est au nom de la science dont les intérêts sont les mêmes chez tous les peuples du globe, que l'illustre savant a réouvert les sanctuaires du savoir à ses vrais disciples. Je suis fier de la tâche qui m'a été

confiée, et j'espère que la bénédiction des siècles, innée aux précieuses reliques qui sont sous ma main, m'aidera à la mener à bonne fin.

J'ai classé les plantes d'après les hauts personnages auxquelles elles étaient destinées. Vous voyez ici une partie des guirlandes mortuaires appartenant à Ramsès II, à Amenhotpou I^{er} et à Aahmos I^{er}.

Les guirlandes de Ramsès ont été renouvelées à l'époque de la XXI^{me} dynastie. Le roi de cette époque, d'après le témoignage de M. Maspero, fit refaire au grand Ramsès un nouveau cercueil, celui dans lequel il était enfermé primitivement ayant été détruit par quelque accident. Il y avait plusieurs mètres de guirlandes que M. Maspero m'a réunies dans une caisse. Je les ai examinées toutes et j'ai constaté leur composition.

Les guirlandes de Ramsès II sont formées de feuilles pliées entières ou déchirées en deux parties de *Mimosa Schimperii Hochst.* elles servent d'agrafes aux sépales et pétales de la fleur de *Nymphaea coerulea Savy*, le tout rangé sur des ficelles tirées des feuilles du dattier, fendues et cousues ensemble.

Une partie de ces guirlandes contient, au lieu des feuilles florales de la bleue nymphée, celles du *Nymphaea Lotus Hook*, qui étaient blanches.

Il y avait, outre cela, dans le cercueil, soit à côté du corps, soit fixé entre les bandelettes extérieures de la momie, des fleurs de *Nymphaea coerulea*, avec leurs pédoncles de cinquante centimètres de longueur.

Les guirlandes se ramifiaient sur la poitrine de la momie en plusieurs branches demi concentriques, pré-

sentant la même disposition que l'on voit encore dans les colliers de nos jours.

Athénée, qui était né en Égypte, parle dans ses conversations de repas des savants (Deipnosophistæ) souvent des soins que les Égyptiens avaient apportés à la culture des fleurs; il parle spécialement des couronnes qu'ils formaient des fleurs de la bleue nymphée. Au dire de Plutarque, Agésilas, le roi de Sparte, lors de sa visite dans ce pays, fut tellement ravi de la beauté de ces couronnes et guirlandes, qu'il en eut pris avec soi à son retour.

C'est ce même auteur qui nous a expliqué le style égyptien. D'après Athénée, les Égyptiens prirent le lotus et le dattier pour modèles de la forme et des ornements de leur colonnes. Les chapiteaux de l'ordre égyptien, comme le dit Athénée, présentaient un entrelacement de fleurs et de feuilles de lotus. On ne voyait point à la partie de ces chapiteaux les volutes inventées par les Grecs, mais les fleurs des lotus du Nil.

Malheureusement, ces guirlandes qui, dans des circonstances ordinaires, auraient pu être retirées entières de la momie lors de la première ouverture du cercueil, ont été brisées et réduites en poudre à plusieurs endroits. Les échantillons que vous voyez ici sont les plus complets que j'ai pu retirer. En les mettant dans de l'eau bouillante ou froide, suivant les espèces, les feuilles reprennent leur flexibilité primitive, surtout chez la fleur de nymphée bleue, et l'on arrive avec quelque précaution à les étaler et sécher de nouveau d'une manière parfaite. La fragilité de ces objets n'est due qu'à l'état d'extrême dessèchement auquel ils sont parvenus,

pendant les trente à trente-cinq siècles de leur dépôt dans la tombe.

Les dégâts dont les fleurs de nymphée ont été sujet proviennent en partie de la moisissure qui avait lieu par suite de leur renfermement, à l'état frais, dans l'espace étroit, entre la momie et les parois du cercueil, et dont les substances aromatiques et antiseptiques qu'il contenait n'empêchaient pas le développement. Parmi les plantes constatées dans l'ancienne Égypte, les *Rhizopus*, *Perithecium* et *Sphaeria* ne doivent pas être oubliés.

Les trois espèces de plantes qui se trouvent dans les guirlandes de Ramsès II méritent notre attention toute spéciale.

En fait des nymphées et des lotus on pourrait remplir des volumes. Les citations et les allusions que nous trouvons à cet égard dans la littérature ancienne sont innombrables. Je laisse de côté la symbolique et je me bornerai aux faits ayant rapport à la botanique et à la géographie des plantes.

On sait que les anciens ont désigné sous le nom de lotus des plantes très différentes. Ainsi, le lotus d'Homère n'a rien à faire avec celui d'Égypte. Dans ce dernier pays, il a appartenu à trois plantes aquatiques, qui sont les suivantes, savoir :

1° Le lotus à fleurs blanches (*Nymphaea lotus* Hook);

2° Le lotus à fleurs bleues (*Nymphaea coerulea* Sav.);

3° La nymphée d'Asie (*Nelumbium speciosum* W.)
Cette dernière plante n'existe plus et n'a été décou-

verte dans aucune partie de l'Afrique. Les deux premières nymphées croissent abondamment dans les fossés et sur les champs inondés de l'Égypte, surtout de la basse ; elles sont en outre vastement répandues dans l'Afrique tropicale et les habitants de l'Égypte leur donnent encore aujourd'hui les mêmes noms qui nous sont connus de l'antiquité.

Noufar ou *benoufar* et *bechenin* sont les noms arabes de nos jours que l'on reconnaît dans les noms *nafr* et *sechenin* des anciens.

Hérodote désigne le lotus blanc par le nom de lis et compare son fruit à celui du pavot. En effet, la ressemblance entre les deux fruits est grande. Théophraste et Pline donnent le même caractère botanique qui ne laisse aucun doute quant à l'espèce en question. Tous ces auteurs racontent que les Égyptiens mangaient les graines et le rhizome de ce lotus, ainsi que le font encore aujourd'hui les habitants sauvages du haut Nil, les Chillouk, les Nouer et les Dinka. C'est de cette graine que l'infortuné et toujours regretté Gessi a si misérablement sustenté sa vie, lors de sa captivité dans les herbes du fleuve des Gazelles. *

Le lotus blanc a été pour la première fois constaté *ipso facto* comme une plante de l'ancienne Égypte, par les spécimens du cercueil de Ramsès II, que vous voyez ici. Les monuments anciens le représentent souvent parmi les images figurées.

Le lotus bleu se trouve à ne pas s'y méprendre aussi sur les monuments, peint en couleur. Des fleurs de cette espèce ont été déjà trouvées chez les momies avant la trouvaille qui nous occupe. Parmi les anciens auteurs,

c'est Athénée seul, comme je l'ai dit, qui a mentionné exprès un lotus de fleur bleue.

Il reste à savoir si la Nymphée d'Asie qui a une fleur de couleur rose et beaucoup plus grande que les autres et possède en même temps des feuilles et des fruits d'une forme tout à fait différente, était réellement une plante égyptienne.

Nous rencontrons aujourd'hui cette plante dans l'Inde, en Chine, au Japon et même jusqu'à l'embouchure du Wolga. Le climat de l'Égypte n'est évidemment pas un obstacle pour l'extension de son domaine jusqu'aux bords du Nil.

Les descriptions très claires que plusieurs des anciens auteurs donnent de la plante prouvent la présence du *Nelumbium* en Égypte pendant une certaine époque. Hérodote ainsi que Théophraste comparent son fruit à un guêpier, Strabon XVII, § 266, parle des feuilles immenses du *Lotus* croissant aux environs d'Alexandrie sous l'ombre desquelles les habitants de cette ville allaient se réjouir. Ces indications ne permettent pas de doute.

Sur les monuments on ne trouve le lotus *Nelumbium* qu'à partir de l'époque des Ptolémées. Le *British Museum*, d'après Unger, possède une campagne représentée avec des fruits de *Nelumbium* datant de l'époque mentionnée. Plus nombreuses sont les reproductions laissant voir le *Nelumbium* sous l'empire romain. On reconnaît ici la plante parmi les emblèmes du dieu du Nil. La fleur du *Nelumbium* avec un fruit se voit dans la couronne sur la tête antique en marbre d'Antinoüs, comme Athénée l'avait déjà dit, parlant d'Antinoüs.

Le Musée National de Naples possède une grande mosaïque provenant de Pompei où les fruits de *Nelumbium* figurent parmi les autres produits caractéristiques du Nil.

Cependant, dans l'ancien empire, les traces de cette plante manquent absolument, soit sur les monuments, soit parmi les ornements mortuaires. Ici seules les nymphées de nos jours sont représentées et conservées, à ne pas s'y tromper.

Je viens à cette conclusion :

D'après la distribution géographique de l'espèce aujourd'hui, il pouvait bien se faire que le *Nelumbium* eut cru sur les bords du Nil déjà dans les anciennes époques. Mais la trouvaille de Deir-el-Bahari, avec ses nombreux échantillons de fleurs, de nymphées bleues entières ou contenues dans les guirlandes de tant de mètres de longueur, nous servent à nouveau de l'appui à l'hypothèse que tel n'était pas le cas.

La fleur grandiose de *Nelumbium*, si elle eut été alors sauvage en Egypte, les anciens n'auraient pas préféré la bleue ou la blanche qui ne l'égalent pas en beauté ou grandeur. Je crois que le *Nelumbium* s'est introduit en Egypte à l'époque des Perses, pas après celle-ci, parce qu'il n'y a pas un siècle entier entre la conquête de Cambyse et l'âge viril d'Hérodote.

Au temps des Ptolémées et des Romains, cela est sûr, on ne pensait en parlant du lotus qu'au *Nelumbium* ou lis rose d'Hérodote.

Quant à sa disparition des eaux de l'Egypte, l'explication donnée par Delile, le botaniste de l'expédition 80s Bonaparte, m'a paru fort plausible.

Delile suppose que la racine tendre, noueuse et rampante du *Nelumbium* n'a pu se prêter, sur les bords du Nil, aux variations de la sécheresse et des inondations, mais il a tort quand il croit que le froid l'aurait pu détruire dans le Nord de l'Égypte. Comme le *Nelumbium* se plaît aux bords tranquilles des fleuves et dans les lacs, il ne pouvait réussir que dans trois ou six pieds d'eau de profondeur. Ce sont là les mêmes faits qui, paraît-il, ont causé la disparition du papyrus à une époque où la main de l'homme ne surveillait plus son existence.

Les fleurs des nymphées, quand elles se trouvent dans les tombeaux, nous indiquent aussi l'époque de l'année dans laquelle on avait décoré les momies. Comme ces plantes ne fleurissent que vers la crue du Nil et dans l'aride saison de l'année, l'hiver et le printemps sont exclus.

Pour finir la description botanique des guirlandes de Rhamses II, il me reste à parler du *Mimusops*, une espèce à laquelle s'attache un intérêt tout spécial. Les fruits de cet arbre, natif de l'Abyssinie et de l'Afrique tropicale, se trouvent souvent parmi les repas funèbres dans les tombeaux, surtout de la XX^me dynastie et les feuilles ont servi jusqu'à l'époque grecque pour former ces agrafes qui retiennent les petites fleurs et parties de fleurs que vous remarquez chez les objets sous vos yeux.

Le botaniste Kunth, à une époque où l'arbre abyssinien n'était pas encore connu, déterminait les fruits en question comme appartenant au *Mimusops Elengi* L., espèce de l'Inde qui a une autre graine et des feuil-

les plus larges que celles du *Mimusops Schimperii* H. Mais Alexandre Braun a reconnu l'arbre abyssinien dans ces fruits anciens et dans les feuilles de la même espèce provenant des couronnes à fleurs et guirlandes.

Deux espèces abyssiniennes de ce genre qui sont très voisines à l'égard de leurs caractères spécifiques sont ici en jeu. Le *Mimusops Kummel Bruce* et le *M. Schimperii Hochst.* En comparant de nombreuses suites d'échantillons provenant de l'Abyssinie avec les feuilles des guirlandes anciennes, je me suis décidé à reconnaître l'identité des dernières avec le *Mimusops Schimperii* H. Les feuilles sont portées sur des pétioles longs et minces et leur contour est plus elliptique et aigu que chez celles de *M. Kummel Bruce*. En outre l'anatomie de l'épiderme des feuilles et les détails de la graine sont favorables à cette assertion.

Dans mon voyage dans l'Afrique centrale, je mangeais souvent de ces baies rouges et sucrées du *Mimusops* qui se trouvent en quantité dans les forêts du pays de Bongo et dont déjà Diodore avait vanté la saveur. Les anciens Egyptiens cultivaient cette plante, laquelle, comme il est prouvé par son emploi si général dans les pompes funèbres, devait avoir une signification symbolique très importante.

Plusieurs botanistes ont voulu reconnaître la *Persea* de Théophraste, de Diodore et de Pline dans le *Balanites*, un arbre de la Haute-Egypte et de la Nubie dont le fruit a été en effet trouvé parmi les pompes funèbres. Mais jamais les feuilles de cette espèce ne figurent parmi les plantes formant les guirlandes. D'autres, comme Sprengel rapportaient la *Persea* à la

Cordia Myxa L. Je crois que la *Persea* était ce *Mimusops* dont je parle. Les indications des auteurs mentionnés (Plutarque, de Is. et Osir., Théophraste, hist. pl. IV, 2), sont toutes en faveur du *Mimusops*.

Diodore de Sicile (I chap. 34) dit que la *Persea* eut été apportée en Egypte par les Perses lors de Cambyse de l'Éthiopie. Aussi, Strabon (lib. XVII, § 316) la cite parmi les arbres de l'Éthiopie. C'est un fait précieux à l'appui de mon hypothèse. La *Persea* était l'arbre de vie des anciens et consacré à Hathor. On voit souvent sur les monuments cette déesse surgir de la cime de cet arbre, recevant dans une main les offrandes et versant par l'autre le suc de vie.

Je n'ai jusqu'à présent examiné qu'en partie les guirlandes des autres rois. D'après l'ensemble de leur aspect ainsi que d'après les fleurs et les feuilles qui les composent, il serait permis de les attribuer à une autre époque qu'à celle où l'on avait renouvelé les guirlandes de Ramses II. Si vraiment elles dataient du temps où les corps des anciens rois de la XVIII^{me} dynastie ont été déposés, nous aurions ici affaire avec des échantillons de quatre à cinq siècles plus anciens que ceux des guirlandes de Ramses II.

En tout cas, il s'agit d'objets au moins contemporains du temps généralement attribué à la guerre de Troie, si non deux ou trois siècles plus anciens.

Les guirlandes qui se trouvent dans le cercueil d'Ahmos, le grand fondateur de la XVIII^{me} dynastie qui délivrait l'Égypte du pouvoir des Hyxos, se composent de feuilles de saule, de fleurs du *Delphinium* oriental (*Delphinium orientale* Gay), et de *Sesbania*

aegyptiaca Pers. ou de feuilles de saule avec des pétales de *Nymphaea caerulea* Pers. et d'*Alcea ficifolia* L. Toutes ces espèces, à l'exception de la nymphée, n'ont pas encore été constatées dans l'ancienne Egypte. Nous ne savons rien en fait de leur symbolique chez les anciens Egyptiens, mais un jour, je l'espère, nous donnera la clé pour résoudre leur signification.

Ces guirlandes sont plus soigneusement arrangées que celles de Ramses II, les feuilles qui servent d'agrafes pour tenir les petits fleurs ou parties de fleurs sont cousues d'une façon très régulière; le tout nous montre ce fini de travail que nous admirons chez les produits de la meilleure époque. L'espèce de saule (*Salix Safsaf F.*) qui a fourni à la composition des guirlandes ses feuilles est la même qui croît encore aujourd'hui partout en Egypte, le *Salix Safsaf F.*, le *safsaf* des Arabes. Les feuilles anciennes étalées ne se distinguent par aucun caractère de celles de nos jours.

La *dauphinelle* et la *sesbania* ont conservé leurs couleurs. Le violet saturé de la première est surtout digne de notre attention. La dauphinelle orientale se trouve aujourd'hui répandue sur une vaste région des pays de la Méditerranée. J'ai comparé les fleurs contenues dans les guirlandes d'Ahmos I avec celles d'Algérie, de Phrygie, de Cilicie et de Syrie dues à l'obligeance de M. E. Boissier, et les moindres détails de cet organisme compliqué, la forme du pétale à trois lobes avec son éperon enveloppé d'un autre éperon du sépale correspondant, tout y était complètement identique.

Il n'est pas impossible que cette plante qui jusqu'à

présent avait échappé à la surveillance des botanistes se trouve encore quelque part en Egypte et qu'elle ne fut cultivée par les anciens Egyptiens.

Il en est de même de l'*Alcea ficifolia* L. qu'on peut appeler l'althée égyptienne. Cette plante ne se trouve en Egypte que dans les anciens jardins arabes à l'état presque spontané. En Syrie et au Liban, elle est parmi les plantes sauvages. Aucun des anciens écrivains ne fait mention de cette plante, du moins nous ne savons pas retrouver cette espèce parmi les noms de la liste de Pline. Il est de même de la *sesbania*, le seseban des Arabes, et pourtant toutes ces plantes qui figuraient dans les guirlandes funèbres devaient jouer un rôle important dans la symbolique des anciens. La *Sesbania aegyptiaca* est une plante élevée qui borde les cultures en Egypte et qui se trouve au Soudan à l'état vraiment spontané.

Les guirlandes d'Amenhotpou I^{er} sont variées, les unes sont formées de feuilles de saule et de l'*Alcea*, d'autres de feuilles de saule et de fleurs d'*Acacia* et de celles de *Carthamus tinctorius* L., les pétales bleues de la Nymphée se trouvent aussi à côté des fleurs mentionnées.

Le safre (*Carthamus tinctorius* L.) que les Arabes appellent *qortam* est cultivé de nos jours dans toute l'Egypte. La couleur extraite de ses fleurs rouges qui n'ont pas changé pendant trente siècles servait à teindre les bandelettes des momies d'un rouge pâle. Pline la mentionne parmi les plantes d'Egypte sous le nom de *enicus* et en vante le produit d'une huile recher-

chée. C'est pour cette huile que la plante encore de nos jours est cultivée en Egypte.

D'après Wilkinson, des graines de *Carthamus* seraient trouvées dans un tombeau de Thèbes, mais c'est la première fois que les fleurs soient trouvées. Théophraste, dans son histoire naturelle IV, 2, parle déjà des fleurs de l'*Acacia nilotica* D. comme employées dans la composition des guirlandes. Au Musée de Leyde, on conserve des pareilles provenant des tombeaux de l'époque grecque-romaine, ou les fleurs de l'*acacia* se rangent à côté des feuilles de *Mimusops* de *Chrysanthemum coronarium* L. et d'une espèce de *centaurea* pareille au bluet.

L'*acacia nilotica* Del. si généralement répandu encore de nos jours en Egypte à l'état cultivé s'est retiré comme le *papyrus* et les autres plantes sauvages en Egypte dans les temps les plus reculés vers le centre de l'Afrique. Il forme aujourd'hui de vastes forêts au-delà de Khartoum en remontant le Nil blanc. Les anciens auteurs le mentionnent sous le nom d'*Acanthus* égyptien, épine d'Egypte. C'était un arbre sacré dont le bois était très recherché par les anciens habitants du pays. Comme de nos jours, sur le haut Nil, on en construisait les barques de l'ancienne Egypte et la description que nous donne avec tous les détails Hérodote (II. 96) de ce travail nous prouve qu'en fait de construction des imbarcations, rien ne s'est changé des choses.

Parmi les cercueils des membres de la famille royale de la XXI^{me} dynastie déposés dans le tombeau de Deir-el-Bahari, il y en a un qui mérite au point de vue botani-

que un intérêt spécial. Je veux parler de celui de la princesse Nzi-Khonsou, fille de la Tonthonthouti. Sa momie était recouverte de guirlandes composées des feuilles de *Salix safsaf* F. pliées et cousues ensemble de la façon que j'avais mentionné et qui fixaient une série des petites jolies fleurs dont la couleur s'est aussi bien conservée que dans nos herbiers les mieux tenus. J'ai constaté parmi les guirlandes de la Nzi-Khonsou la présence de trois espèces de fleurs : la *Spitzelia coronopifolia*, Sz. Bip. *Papaver rhoeas* L. et *Centaurea depressa* M. B.

La première de ces trois espèces seule est encore aujourd'hui spontanée dans la Haute-Egypte où elle fleurit dans les mois de février, mars et avril sur les terrains sablonneux qui longent les limites du désert et des champs. Le coquelicot *Papaver rhoeas* L. ne se trouve de nos jours à l'état sauvage que près de la côte de la Méditerranée. A Alexandrie, les champs abondent de cette ravissante mauvaise herbe. Le bluet (*Centaurea depressa* M. B.) est actuellement originaire de l'Asie mineure, de la Perse et de la partie Nord-Est de l'Inde. La plante y suit les champs de blé à l'instar de notre espèce du Nord (*C. Cyanus* L.) qui lui ressemble à un certain point. Mais l'espèce asiatique ayant des fleurs plus grandes et se développant davantage par suite de culture, il est très probable qu'elle a été introduite dans l'ancienne Egypte comme plante d'ornement ainsi que le coquelicot. Les exemplaires des espèces que j'ai pu tirer des anciennes guirlandes sont les mieux conservés et les plus complets de toute la collection qui fait l'objet de ce mémoire. Les nombreux

caractères organographiques qu'ils laissent entrevoir excluent tout doute à l'égard de l'exactitude de ma détermination botanique.

Dans la trouvaille de Deir-el-Bahari, outre les guirlandes il y avait d'autres produits s'étant trouvés pour la première fois.

Dans le cercueil du grand-prêtre Nibsoni, de la XX^me dynastie, des feuilles de pastèque sont dispersées le long du corps de la momie. Le Musée égyptien de Berlin possède déjà des graines de cette plante sans indication de l'époque de leur provenance. La pastèque est native de l'Afrique centrale où elle se trouve à l'état sauvage; le fruit en est moins grand et moins savoureux que celui de nos cultures, mais offre les mêmes caractères.

On cultive aujourd'hui sous le nom de *Djourma* dans les déserts de l'Égypte une variété de la pastèque qui ressemble beaucoup à la coloquinte. C'est une forme dégradée par le milieu défavorable auquel elle est sujette. J'ai remarqué qu'en comparant les feuilles du cercueil de Nibsoni avec les différentes variétés des coloquintes et des pastèques, ces premières coïncidaient de plus avec celles de la plante cultivée au désert. Le fait est certain que c'est par l'intermédiaire des anciens Égyptiens que le monde a reçu ce beau cadeau de la *Pomone*. Les anciens écrivains de la classicité ne font aucune mention d'un pareil fruit, mais la Bible en employant le même nom que le monde arabe a conservé pour indiquer la pastèque, nous révèle son emploi chez les Israélites du temps de Moïse.

Le nom *battikh* pour la pastèque se trouve dans le

livre IV. Moïse, Nombres, chapitre XI, 5, (édition Louis Segond). Les Israélites se plaignent :

« Nous nous souvenons des poissons que nous mangeons en Egypte, et qui ne nous coûtaient rien, des concombres, des melons, des poireaux, des oignons et des aulx ». Ce que Segond a traduit par concombres et melons, en hébreu : *abattikhim* et *kichouim*, en langage arabe de nos jours serait : *battikh* et *quita*.

D'après Ascherson, la version en grec du passage cité, donné par la version des Septante, ferait cette explication très plausible.

Parmi les offrandes qui se trouvaient dans la cachette de Deir-el-Bahari, j'avais constaté des dattes, des raisins secs, des fruits du palmier doum, et des grenades. Ces fruits ont déjà été trouvés avant dans les tombeaux égyptiens. Mais en outre il y avait un panier rempli de lichens appartenant à la même espèce de *Parmelia furfuracea* Asch., qui se vend encore aujourd'hui au bazar des drogues dans toutes les villes de l'Egypte. On l'appelle *cheba* et elle sert comme *levain* pour faire le pain arabe et pour lui donner un goût recherché par les habitants de ce pays. Ce lichen est aussi très employé chez les Egyptiens comme infusion salutaire à plusieurs maladies. Cette drogue, d'après les Attarins (droguistes), provient de l'Archipel grec. La présence d'une espèce de lichen d'une provenance exclusivement grecque, celle de la *Ramalina græca*, Mull. Arg., qui se trouve mêlée dans la drogue de nos jours avec la première, exclut tout doute sur sa provenance commerciale.

Comme en Egypte il n'y a pas d'endroits où la *Par-*

melia furfuracea puisse croître, on n'a pour expliquer sa présence parmi les offrandes de la XXI^e dynastie que le choix entre une provenance abyssinienne ou grecque. Ce serait vraiment un fait d'une haute importance pour l'histoire de pouvoir ainsi constater entre les deux pays des rapports antérieurs à la guerre de Troie. Parmi la *parmelia* de la cachette de Deir-el-Bahari se trouvaient mêlés des débris de l'*Usnea plicata* un autre lichen des climats modérés. Il s'y trouvait en outre mêlée la paille brisée d'une herbe aromatique de la Nubie qui de nos jours sert aux indigènes de remède contre les maladies de l'estomac et de la poitrine. C'est la *Gymnanthelia lanigera* Anders, appelée en arabe *mahareb*. Quelques épis bien conservés ainsi que des rameaux du rhizome m'ont permis l'identification complète de cette espèce avec la plante actuelle. L'arôme s'est aussi conservé. Outre le lichen et cette herbe aromatique trouvées, toutes les deux, pour la première fois, dans un tombeau égyptien, cette mixture contenait encore le fruit du genévrier oriental (*Juniperus phœnicea* L.) les bulbes de *Cyperus esculentus* C. L. (*hab-el-asis*, de nos bazars) et du coriandre. Les baies de genévrier ne pouvaient provenir que de la Syrie, ou, comme le lichen, de la Grèce, ou des îles de la Grèce établissant des rapports commerciaux avec ce peuple à une époque qui même par les anciens Grecs était presque considérée comme mythologique.

Pour compléter l'énumération des plantes trouvées lors de l'ouverture de la cachette de la XXI^e dynastie je dois mentionner à la fin un faisceau d'herbes trouvé parmi les offrandes funéraires de cette localité. Un exa-

men attentif de cette herbe, du reste parfaitement conservée, m'a montré son entière identité avec une espèce des plus communes de la flore actuelle de l'Égypte de la *Leptochloa bipinnata* H. (*Eragrostis cynosuroides* Lk.), que les habitants de ce pays appellent *halfa* et qui n'est pas à confondre avec le vrai *halfa* de la Berberie. Cette espèce peut être regardée comme le représentant de la terre noire des alluvions du Nil et comme symbole de la fertilité.
